

LA FLAMME ET L'OMBRE

SARA TEASDALE

POÈMES



Éditions l'Escalier

La Flamme et l'Ombre

1920

Sara Teasdale

Traduction
Lucien Morel





Sara Teasdale

*Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours !*

Victor Hugo

I

SCILLES BLEUES

Combien passèrent de millions d'avrils,
Avant qu'enfin je fus illuminée
Par la blancheur des cerisiers,
Et le vif bleu des lits de scilles ?

Combien d'avrils dansants,
Quand la vie m'aura quittée,
Soulèveront les flammes claires des fleurs,
Et, des arbres, toutes ces blanches flammes ?

Oh ! frappez-moi de votre beauté !
Martelez-moi, arbres et fleurs !
Que la mort ne tente de prendre
Jusqu'à ces heures qui scintillent.

Explosions de fleurs, éclats des arbres,
Ô ! raies de soleil blanches et bleues,
Brisez-moi ! Pour qu'en un sommeil sans fin,
J'emporte en moi toutes vos cicatrices.

ÉTOILES

Seule, dans la nuit,
Sur une colline obscure ;
Des pins autour de moi,
Épicés, immobiles ;

Un paradis d'étoiles
Au-dessus de ma tête ;
Des blanches, des topazes,
Et des rouges brumeuses ;

Des myriades aux cœurs
De feux palpitants,
Que les éternités
Ne vexent, ni ne lassent.

Gravissant le dôme du Ciel,
Comme d'une grande colline,
Je les regarde marcher,
Majestueuses et immobiles,

Et je sais que je
Suis honorée d'être
Témoin
De tant de majesté.

QU'AI-JE À CRAINDRE?

Qu'ai-je craindre, dans les rêves et les langueurs
du printemps,
Que mes chansons ne m'aient jamais montré ?
Ils sont un parfum, je suis le silex et le feu,
Je suis une réponse, ils ne sont qu'un appel.

Que dois-je craindre de l'amour qui finira si tôt ?
Laissez mon cœur avoir son mot ! Mon esprit,
les bras croisés,
Est assez fier et fort pour garder le silence.
Car c'est mon cœur qui fait mes chansons, et non moi.

STURNELLES *

Dans la lumière d'argent, après un orage,
Sous les branches ruisselantes d'un vert neuf et lumineux,
Je prends le bas chemin pour entendre les sturnelles,
Seule et courageuse, comme si j'étais une reine.

Qu'ai-je à craindre, dans la vie ou dans la mort,
Moi qui ai connu ces trois choses : le baiser dans la nuit,
La joie blanche qui s'envole quand une chanson est née,
Et les sturnelles sifflant dans la lumière du printemps.

BOIS FLOTTÉ

Mes aïeuls m'ont donné
La flamme agitée de mon esprit,
La forme de mes mains, les battements de mon cœur.
Les lettres de mon nom.

Mais ce sont mes amants,
Et non mes pères endormis,
Qui donnèrent à ma flamme
Ces feux irisés et changeants ;

Comme le bois flotté, en brûlant,
Révèle son brasier de gemmes,
Appris des jours et des nuits colorés
Par les splendeurs bleues de la mer.

J'AI AIMÉ LES HEURES À LA MER

J'ai aimé les heures à la mer, les villes grises,
Le secret fragile d'une fleur,
La musique, la composition du poème ;
Car tous m'ont donné le Paradis.

Les premières étoiles sur les collines enneigées,
Les voix des gens sages et attentionnés ;
Et le grand regard d'amour, longtemps caché,
Trouvé enfin dans un regard croisé.

J'ai beaucoup aimé et profondément été aimée.
Oh ! quand pâlera le feu de mon esprit,
Laissez-moi le calme et toute l'obscurité ;
Je serai fatiguée, et heureuse d'aller.

LA LUNE S'ÉTAIT LEVÉE

Le soleil était couché et la lune s'était levée,
Au-dessus des collines bleues du Connecticut ;
L'ouest était rose, l'est rougeoyait,
Et, passant sur ma tête, les hirondelles s'empressaient
Sur ce chemin, sur celui-ci, sans savoir se décider.
Je les entendais pépier, je les voyais s'élancer,
Maintenant ensembles, maintenant séparées,
Comme des pétales sombres soufflés d'un arbre
au printemps.

Les érables, ombres chinoises sur l'ouest,
Étaient noirs et majestueux et tranquilles,
Et la lune, orange et brumeuse, montait de l'horizon,
S'habillant peu à peu de jaune doré
Tandis que les collines, pli sur pli, s'assombrissaient
D'un bleu plus profond que la parure d'une fleur.

Je descendis de la colline, et là,
Oubliai le chemin des Hommes :
Des parfums nocturnes, impétueux, humides et frais,
L'extase s'éveilla en moi
Sur les berges fleuries d'un étang qui scintille.

Ô BEAUTÉ,
D'UNE COUPE À PLEIN BORD

Ô beauté ! D'une coupe à plein bord
Tu m'a rendue ivre et sauvage
Depuis ma plus douce enfance.
Mais depuis quand suis-je sûre, comme je le suis
maintenant,

Qu'aucune amertume ne peut faire plier,
Qu'aucun chagrin ne peut entièrement courber,
Celui qui t'aime et t'aimera plus que tout ?
Et, bien que je doive et donner mon souffle
Et donner mon rire tout entier à la mort,
Et mes yeux transpercés de joie,
Et mon cœur, cette flamme ondulante ;
Si tout doit me quitter et s'en retourner
Au long d'un chemin aveugle et effrayant,
Je sais que tu créeras à nouveau,
Forgeant d'un feu plus intense,
Ce quelque chose plus proche de ton désir.
Même si mon âme doit s'en aller seule
À travers un infini glacial,
Si elle disparaît,
Beauté, je t'aurai adorée.

Laisse cette heure célibataire expier
Pour l'envol de mon être.

II - MÉMOIRES

LIEUX

Les lieux que j'aime me reviennent comme des musiques,
Me calmant et me guérissant quand je suis si lasse ;
Je vois s'enflammer les bois de chênes de Saxton
Dans un brasier cramoisi allumé par le gel ;
Et je suis assoiffée du printemps de sa vallée
Comme d'un baiser depuis longtemps désiré.

À Boonton, je connais un monde lumineux de
collines enneigées,
Un éblouissement de blancs et bleus sur toutes choses,
Des branches de cigües rutilantes de glace
Se courbant et tintant dans la brise acérée ;
Les cristaux iridescents craquant sur la croûte de neige,
Le soleil d'hiver dessinant les ombres bleues des arbres.

Violette maintenant, dans les voiles des voiles du soir,
Les collines de Cromwell grandissent, rêveuses
et lointaines ;
Une grive des bois chante doucement comme une viole
Au cœur de la combe où se terrent, dans l'ombre,
les étangs ;
Les primevères ont ouvert leurs pâles jaunes corolles
Et le ciel s'allume, étoiles après étoiles.

Les lieux que j'aime me reviennent comme des musiques.
Au cœur de la mer, à minuit, les vagues bourdonnent
faiblement ;
Dans le lourd battage de l'hélice, la sinistre
phosphorescence de l'eau
Est comme le peuple des âmes noyées sous l'horizon ;
J'entends la voix d'un homme qui me parle, étouffée,
insistante,
Heure après heure, au cœur de la nuit, au cœur
de la mer.

DE VIEUX AIRS

Comme des vagues de parfums – héliotrope, rose –
Flottent dans le jardin quand aucun air ne souffle,
Retournant, venant, de lieux de nous inconnus ;

Ainsi les vieux airs flottent dans mon esprit,
Puis s'en vont sans laisser de trace,
Comme des fragrances nées sur le silence du vent.

Chaque instant de leurs présences
Me fait revivre le rire et la douleur
De temps qui ne seront jamais plus ;

J'essaie de recueillir chacun d'eux,
Comme des pétales de lumière tombés de la lune,
Brisés, éblouissants, sur un lagon obscur,

Mais ils voguent vers l'horizon de qui peut saisir
La jeunesse, les parfums et tout l'or de la lune.

CE N'EST QU'EN DORMANT

Ce n'est qu'en dormant que je vois leurs visages,
Ces enfants avec qui, enfant, je jouais :
Louise est là, avec ses longues tresses brunes,
Annie, ses boucles chaudes et sauvages.

Ce n'est qu'en dormant que le temps est oublié –
Que leur est-il arrivé, qui peut le savoir ?
Cette nuit, encore, comme toujours, nous jouions,
Et la maison de poupées était là, au coin de l'escalier.

Les années n'ont pas aiguisé leurs visages ronds et doux ;
Je croise leur regard, retrouve leur douceur.
Rêvent-ils aussi de moi, toujours je me le demande,
Et, pour eux, suis-je aussi encore une enfant ?

ROSELINS *

Roselins, roselins,
Il y a si, si, longtemps,
Quelle mélodie de miel chantiez-vous
Dans mes toutes, toutes nouvelles collines.

Gainier, airelle des ours,
Prunier sauvage,
Et fière rivière chaloupant
Au sud, vers la mer,
Brune et or dans le soleil,
Scintillante au loin, là-bas,
Paressant, majestueuse, autour de ses falaises
Où les peupliers d'argent ne se lassent de grandir.

Roselins, roselins,
Chantez-vous encore
Comme vous chantiez ce mois de mai,
Autour des collines de Saxton ?

CRÉPUSCULE : SAINT LOUIS

Estompée, dans les brumes enfumées du crépuscule d'été,
Quand je rentrais de mes courses lointaines,
Combien de fois ai-je vu ma cité de l'Ouest
Rêver sur sa rivière ?

Pour une heure, l'eau portait alors une cape
D'or fauve et de mauve et de turquoise embué
Sous les hautes et sombres arches soutenant,
Gris, les ponts écartelés.

Contre le soir couchant, les châteaux d'eau et les clochers
Dansaient avec éclat au-dessus des pentes sur l'occident.
Des entrepôts vétustes versaient leurs ombres pourpres
Au travers de la digue.

Loin, au-dessus d'eux, un train noir, dans un tonnerre,
Tranchait la ville, laissant, loin derrière lui,
Les quais flottants où, amarrés, les bateaux à aubes
Reposaient dès la nuit tombée.

LA PIÈCE

Dans le trésor de mon cœur
J'ai glissé une pièce
Que le temps ne pourra prendre
Ni un voleur dérober.

Oh, bien mieux préservé
Que le trésor d'un roi d'or couronné,
Est le souvenir conservé
De ce charmant objet.

LA VOIX

Atomes aussi vieux que les étoiles,
Mutation sur mutation,
Des millions et des millions de cellules
Se divisant encore et toujours de même ;
De l'air et de la terre changeante,
Des anciennes rivières de l'est,
Des mers turquoises des tropiques,
Jusqu'à moi, qui vint.

Mon esprit, comme ma chair,
Ont éclos de mille sources,
D'hommes des cavernes, chasseurs et bergers,
De Karnak, Chypre, Rome ;
Les pensées vivant en moi,
Comme des bulles d'écume,
Naissent, hors de l'esprit,
Des morts et des mortes des temps anciens.

Ici, l'espace d'un moment,
Dans la lueur surgie de l'obscurité,
Je viens et ils m'accompagnent
Trouvant leurs mots dans mon souffle ;

De la sagesse de toutes ces vies
J'entends crier : "Toujours,
Recherchez la Beauté : elle seule
Est l'alliée de l'Homme contre la mort !"

TABLE DES MATIÈRES

I

Scilles bleues	9
Étoiles	10
Qu'ai-je à craindre?	11
Sturnelles	12
Bois flotté	13
J'ai aimé les heures à la mer	14
La lune s'était levée	15
Ô beauté, d'une coupe à plein bord	16

II - Mémoires

Lieux	21
De vieux airs	23
Ce n'est qu'en dormant	24
Roselins	25
Crépuscule : Saint Louis	26
La pièce	27
La voix	28

III

Jour et nuit	33
Compensation	34
Je pensais à vous	35
Oh, tu es venu !	36

Le retour	37
Les yeux gris	38
Le filet	39
Le mystère	40

IV - Dans un hôpital

Fenêtres ouvertes.	45
La jeune lune	46
Huit heures	47
Ce qui est perdu	48
Douleur	49
La terre brisée	50
L'invisible	51
Une prière	52

V

Torrent printannier	57
Je connais les étoiles	58
Compréhension	59
Crépuscule	60
Ce n'est pas un mot	61
Mon cœur est lourd	62
Souvenirs nocturnes	63
Laisse-le dans l'oubli	64

VI - La coupe sombre	
Jour de mai	69
Puisqu'il n'y a plus d'espoir	70
Les rêves de mon cœur	71
Un petit instant	72
Le jardin	73
Le vin	74
Dans un jardin cubain	75
Si je dois aller	76

VII

Au printemps, à Santa Barbara	81
Brouillard blanc	82
Arcturus	83
La lumière de la lune	84
Chant du matin	85
Brouillard gris	86
Cloches	87
Chance bien aimée	88

VIII

Viendra une douce pluie	93
Dans un jardin	94
Nahant	96

Etoiles d'hiver	97
Un garçon	98
Crépuscule d'hiver	99

IX - Au bord de la mer

La constance	103
Nuit de juin	104
Comme l'orge qui se plie	105
Ô jours de feu et de soleil	106
Je pensais à toi	107
Dans les dunes	108
Embruns	109
Si la mort est généreuse	110

X

Pensées	115
Visages	116
Soir : New York	117
Chute de neige	118
La bataille silencieuse	119
Le sanctuaire	120
En mer	121
Poussières	122
La grande colline	123

XI

Orage d'été	127
À la fin	128
Rien ne le changera plus	129
Changement	130
Nénuphars	131
N'étais-tu pas sûr ?	132
Le trésor	133
L'orage	134

XII - Chansons pour moi-même

L'arbre	139
À minuit	140
L'art du poème	141
Seule	142
Les érables rouges	143
Débitrice	144
Le vent dans les tsugas	145
Glossaire	149

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -

Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.

Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.

Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.

Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.

Dos carré collé.

Dépôt légal : février 2019